

propre nature » (Boukharine aime beaucoup de parler de ce dernier point, entre autres, et plus spécialement en liaison avec la question de la révolution culturelle) : ce sont là des affirmations vraies au point de vue de l'histoire et depuis longtemps connues ; mais elles se transforment en lieux communs si l'on n'y introduit pas l'expérience qui s'est accumulée au cours des dix années de la dictature du prolétariat.

« C'est ici que se pose entièrement la question des méthodes de direction qui ont un rôle si important.

« Mais nos dirigeants n'aiment pas en parler pour qu'il n'apparaisse pas qu'ils sont encore bien loin eux-mêmes d'avoir « rééduqué leur propre nature » .

Si j'étais chargé d'écrire un projet de programme de l'Internationale Communiste, j'aurais consacré pas mal de place dans ce Chapitre (Période transitoire) à la théorie de Lénine sur l'Etat pendant la dictature du prolétariat et sur le rôle du Parti et de la Direction de celui-ci dans la création d'une démocratie prolétarienne, telle qu'elle doit être, et non pas d'une bureaucratie des Soviets et du Parti, comme celle qui existe actuellement.

Le camarade Prébrazjensky promet de consacrer dans son livre « Des conquêtes de la dictature du prolétariat en l'an XI de la Révolution », un chapitre spécial à la bureaucratie des Soviets. J'espère qu'il n'oubliera pas non plus celle du Parti, qui joue dans l'Etat soviétique un rôle plus grand encore que sa consœur des Soviets. Je lui ai exprimé l'espoir qu'il étudiera sous tous ses aspects ce phénomène sociologique particulier. Il n'existe pas de brochure communiste qui, tout en relatant la trahison du Parti social-démocrate allemand le 4 août 1914, ne signale pas en même temps le rôle fatal que jouèrent les sphères supérieures bureaucratiques, aussi bien du Parti que des Syndicats dans l'histoire du glissement de ce Parti. Par contre, bien peu de choses ont été dites, et encore en termes très généraux, au sujet du rôle joué par notre bureaucratie des Soviets et du Parti dans la désagrégation de celui-ci et de l'Etat soviétique. C'est là un phénomène sociologique de la plus haute importance qui, pourtant, ne peut être compris et saisi dans toute son étendue que si l'on examine les conséquences qu'il a entraînées, en modifiant l'idéologie du Parti et de la classe ouvrière.

Vous demandez ce qu'il est advenu de l'esprit d'activité du Parti et de notre prolétariat ? Où est passée leur initiative révolutionnaire ? Où sont passés leurs intérêts idéologiques, leur vaillance révolutionnaire, leur fierté prolétarienne ? Vous vous étonnez de ce qu'il y ait tant de lâcheté, de couardise, de pusillanimité, d'arrivisme et tant d'autres choses que j'aurais ajoutées pour ma part ? Comment se fait-il que des hommes, ayant un passé révolutionnaire valeureux, dont l'honnêteté personnelle est hors de doute, qui, à plus d'une reprise, donnèrent des exemples de dévouement à la Révolution, se soient transformés en **piteux** bureaucrates ? D'où vient cette horrible « smerdiakovschiva » dont parlait Trotsky dans

sa lettre traitant des déclarations de Krestinsky et d'Antonov-Ovséenko ?

Mais, si l'on peut s'attendre à ce que des transfuges venus de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, des intellectuels, des « isolés » en général, glissent au point de vue idées et éthique, comment expliquer le même phénomène quand il s'agit de la classe ouvrière ? Beaucoup de camarades constatent le fait de sa passivité relative et ne peuvent dissimuler leur désillusion.

Il est vrai que d'autres camarades ont vu, dans une certaine campagne, liée au stockage des blés, des symptômes de bonne santé révolutionnaire, une preuve de ce que les réflexes de classe vivent encore dans le Parti. Tout récemment encore, le camarade Istchenko n'écrivait (ou plus exactement écrivait dans les thèses qu'il aura certainement envoyé aussi aux autres camarades) que le stockage des blés et l'autocritique sont dus à l'action de résistance de la partie prolétarienne de la Direction et du Parti. Malheureusement, il faut bien le dire, cela n'est pas exact. Les deux faits résultent d'une combinaison arrangée dans les sphères supérieures qui n'est pas due à la pression de la critique ouvrière ; c'est pour des considérations de caractère politique, parfois de groupement, je dirais de « fraction », qu'une partie des sommités du Parti suivit cette ligne de conduite. On ne peut parler que d'une seule pression prolétarienne : c'est celle qui eut à sa tête l'Opposition. Mais il faut le dire nettement : cette pression ne suffit pas à maintenir l'Opposition dans le Parti ; à plus forte raison, elle ne parvint pas à modifier la politique de celui-ci. Je suis d'accord avec Léon Davidovitch qui, par une série d'exemples indiscutables, montra le rôle révolutionnaire, réel et positif, que jouèrent certains mouvements révolutionnaires par leur défaite : la Commune de Paris, l'Insurrection de Décembre 1905 à Moscou. La première assura le maintien de la forme républicaine de gouvernement en France ; la deuxième ouvrit la voie aux réformes constitutionnelles en Russie. Toutefois, l'effet de ces défaites triomphantes est de courte durée, si elles ne sont pas secourues par une vague révolutionnaire nouvelle.

Ce qui attriste le plus, c'est qu'aucun réflexe ne se produit de la part du Parti et de la masse. Pendant deux ans, une lutte particulièrement acharnée se déroula entre l'Opposition et les sphères supérieures du Parti ; au cours des deux derniers mois des événements se sont produits qui sont capables d'ouvrir les yeux au pire aveugle ; pourtant on ne sent pas encore que la masse du Parti soit intervenue.

Aussi le pessimisme, dont font preuve certains camarades et que je sens percer aussi dans vos questions, est-il compréhensible.

Babeuf, après être sorti de la prison de l'Abbaye, ayant jeté un coup d'œil autour de lui, se mit à demander ce qu'était devenu le peuple de Paris, les ouvriers des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, ceux qui prirent la Bastille le 14 juillet 1789, le Palais des Tuileries le 10 août 1792, qui assiégèrent la Convention le 30 mai 1793 — sans parler de leurs nombreuses autres

interventions armées ; il résuma ses observations en une seule phrase où l'on sent l'amertume du révolutionnaire : « Il est plus difficile de rééduquer le peuple dans l'attachement à la Liberté que de conquérir celle-ci. »

Nous avons vu pourquoi le peuple de Paris avait désappris l'attrait de la Liberté : la famine, le chômage, la suppression des cadres révolutionnaires (beaucoup de chefs avaient été guillotins), l'éloignement des masses de la gestion du pays. Tout ceci amena une usure tellement forte, au point de vue physique et moral, de la masse que le peuple de Paris et du reste de la France eut besoin de trente-sept ans de repos avant de recommencer une révolution nouvelle.

Babeuf formula son programme en deux mots (je parle ici de son programme de 1794) : « Liberté et Commune élue. »

Je dois faire ici un aveu : je ne me suis jamais laissé entraîner par l'espoir qu'il suffirait aux chefs d'apparaître dans les Assemblées du Parti et les réunions ouvrières pour entraîner avec eux la masse du côté de l'Opposition. J'ai toujours considéré de telles espérances, qui venaient du côté des chefs de Leningrad, comme étant une certaine survivance de l'époque où ils prenaient les ovations et les applaudissements officiels pour l'expression du sentiment véritable des masses, en les attribuant à leur popularité imaginaire.

Je dirais plus : c'est cela qui explique pour moi le revirement brusque qu'ils ont opéré dans leur conduite.

Ils sont passés à l'Opposition, espérant s'emparer du pouvoir en un court laps de temps. Ils s'étaient unis dans ce but à l'opposition de 1923. Quand quelqu'un du « Groupe des sans chefs » reprocha à Zinoviev et Kamenev d'avoir abandonné leur allié Trotsky, Kamenev répondit : « Nous avons besoin de Trotsky pour gouverner ; pour rentrer dans le Parti, il constitue un poids mort. »

Pourtant, il aurait fallu prendre comme point de départ, comme prémice, que l'œuvre de l'éducation du Parti et de la classe ouvrière est une œuvre difficile et de longue haleine, d'autant plus que les cervaux doivent encore être nettoyés de toutes les impuretés qu'y ont introduit notre pratique des Soviets et du Parti et la bureaucratie de ces mêmes institutions.

Il ne faut pas perdre de vue que la majorité des membres du Parti (sans parler des jeunes communistes) ont la conception la plus fautive des tâches, des fonctions et de la structure du Parti, à savoir : la conception que la bureaucratie leur enseigne par son exemple, sa conduite pratique et ses formules à l'emporte-pièce. Tous les ouvriers qui sont entrés dans le Parti après la guerre civile ont adhéré, dans la plus grande partie des cas, après 1923 (la levée de Lénine) ; ils n'ont aucune idée de ce que fut autrefois le régime du Parti. La majorité d'entre eux est dépourvue d'éducation révolutionnaire de classe qui s'acquiert dans la lutte, dans la vie, dans la pratique consciente. Autrefois, cette conscience de classe était obtenue en luttant contre le capitalisme ; maintenant, elle devrait se former en participant à la cons-

truction du socialisme. Mais, notre bureaucratie ayant fait de cette participation une simple phrase creuse, les ouvriers n'acquièrent cette éducation nulle part. J'exclus évidemment — comme étant un moyen anormal d'éducation de classe — le fait que notre bureaucratie, en diminuant les salaires réels, en aggravant les conditions de travail, en favorisant le développement du chômage, provoque les ouvriers à la lutte et éveille la conscience de classe ; mais alors, celles-ci sont hostiles à l'Etat socialiste.

Dans la conception de Lénine et dans celle que nous avons tous, la tâche de la Direction du Parti était précisément de préserver le Parti et la classe ouvrière de l'action corruptrice des privilèges, des faveurs et des tolérances inhérentes au pouvoir en raison du contact de celui-ci avec les débris de la vieille noblesse et de la petite bourgeoisie ; il fallait prévenir l'influence perverse de la NEP, la tentation des mœurs et de l'idéologie bourgeoises.

En même temps, nous avions l'espoir que la Direction du Parti créerait un nouvel Appareil réellement ouvrier et paysan, de nouveaux syndicats vraiment prolétariens et de nouvelles mœurs dans la vie quotidienne.

Il faut le dire franchement, nettement, à haute voix : l'Appareil du Parti n'a pas accompli cette tâche ; il a fait preuve, dans ce double rôle de préservation et d'éducation, de l'incapacité la plus complète ; il a fait banqueroute ; il a fait faillite.

Nous étions convaincus depuis longtemps, et les derniers huit mois doivent l'avoir montré à tous, que la Direction du Parti marchait dans une voie des plus périlleuses. Elle continue encore à marcher dans cette voie.

Les reproches que nous lui faisons ne concernent pas, si l'on peut dire, le côté **quantitatif** de son œuvre, mais bien le côté **qualitatif**. Il faut souligner ce point, sinon on nous submergera de nouveau par des chiffres concernant les succès infinis et intégraux obtenus par l'Appareil des Soviets et du Parti.

Il faut en finir avec ce charlatanisme statistique. Ouvrez le compte rendu du XV^e Congrès du Parti. Lisez le rapport de Kassior sur l'activité d'organisation. Qu'est-ce qu'on y trouve ? Je cite textuellement : « Croissance énorme de la démocratie au sein du Parti... L'activité d'organisation du Parti s'est énormément étendue... etc. »

Et alors, évidemment, pour renforcer ceci : des chiffres, des chiffres et encore des chiffres. Et cela était dit au moment où il y avait dans les cartons du Comité Central des dossiers témoignant de l'épouvantable désagrégation de l'Appareil du Parti et des Soviets, de l'étouffement de tout contrôle des masses, d'une oppression effrayante, des persécutions, de la terreur jouant avec la vie et l'existence des militants et des ouvriers.

Voici comment la **Pravda** du 11 avril caractérise notre bureaucratie : « Les éléments fonctionnaristes, hostiles, paresseux, incapables et hautains, sont en mesure de chasser tous les meilleurs inventeurs soviétiques au delà des limites de l'U. R. S. S., si nous ne frappons pas en défini-